Suivez mon regard

ANJELICA HUSTON

Suivez mon regard

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anouk Neuhoff et Stéphane Roques

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Cet ouvrage a été publié originellement en deux volumes
chez Scribner en 2013 et 2014,
sous les titres : *A Story Lately Told* et *Watch Me*.

ISBN 978.2.82360.849.6
© Anjelica Huston, 2013, 2014.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livre I 9
Irlande 17
Londres 121
New York 203

Livre II 257
L'amour 259
La célébrité 361
La chance 457

Remerciements 597
Crédits photographiques 601

LIVRE I

Pour Maman et Papa

One for sorrow
Two for joy
Three for a wedding
Four for a boy
Five for silver
Six for gold
Seven for a story lately told

Une pour le chagrin
Deux pour la joie
Trois pour un mariage
Quatre pour un garçon
Cinq pour l'argent
Six pour l'or
Sept pour une histoire racontée sur le tard[1]

1. Comptine traditionnelle sur les pies. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Prologue



Anjelica à sept ans, dans l'if de St Clerans.

Il y avait un reliquaire dans la chambre de ma mère, quand j'étais petite. La penderie avait une glace au dos de ses deux portes. À l'intérieur se trouvait une commode, plus haute que moi, avec, sur son plateau, tout un assortiment de flacons de parfum et de petits objets, tandis qu'au-dessus était tendu un morceau de toile de jute. Formant un collage, divers souvenirs y étaient épinglés : des photos découpées dans des magazines, des poèmes, des boules aromatiques, une queue de renard attachée par un ruban rouge, une broche en malachite que je lui avais achetée chez Woolworth et où était inscrit le mot « Maman », une photo de Siobhán McKenna en Jeanne d'Arc. Depuis le seuil de la penderie, j'adorais admirer ces trésors, les miroirs reflétant mon image à l'infini.

J'étais une enfant solitaire. Mon frère Tony et moi n'avons

jamais été très proches, pas plus enfants qu'adultes, mais j'étais liée à lui par la force des choses. Nous étions obligés d'être ensemble pour la simple raison qu'il n'y avait personne d'autre. Même si je savais qu'il m'aimait, j'ai toujours eu l'impression que Tony m'en voulait un peu et que, né un an avant moi, il se croyait tenu de défendre son pré carré. Comme nous habitions en pleine campagne irlandaise, dans le comté de Galway, à l'ouest du pays, nous avions peu l'occasion de voir d'autres enfants. Notre éducation était assurée par des précepteurs et l'imaginaire occupait une grande place dans ma vie : je rêvais d'être catholique pour recevoir la sainte communion et, affublée des tutus de ma mère, je déambulais sur la pelouse devant la maison, espérant voir surgir un soupirant qui me demanderait ma main.

Je passais aussi pas mal de temps face au miroir de la salle de bains. Il y avait une pile de livres à proximité. Mes préférés étaient *The Death of Manolete* de Barnaby Conrad et les albums de Charles Addams. Je me prenais pour Morticia ; ce personnage me fascinait. Je tirais sur mes paupières pour voir quelle allure me donnaient les yeux bridés. J'aimais beaucoup Sophia Loren. Sur ses photos, elle incarnait la perfection au féminin. J'étudiais aussi celles du grand Manolete : dans son habit de lumière, il priait la Madone pour qu'elle lui accorde sa protection, avant d'entrer dans l'arène, sa cape sous le bras. Toute la solennité et tout le caractère rituel de ce prélude étaient palpables dans ces images. Et puis, l'issue terrible : Manolete encorné à l'aine, le sang noir sur le sable. Alors qu'à l'évidence c'était le taureau qui avait gagné, je ne comprenais pas pourquoi on montrait des photos de son sacrifice. Je trouvais sa mort profondément injuste, et mon cœur se serrait autant pour l'animal que pour Manolete.

J'avais découvert que j'arrivais à pleurer sur commande, et Tony s'était mis à me soupçonner d'abuser de ce talent. Il n'avait sans doute pas tort. Il n'empêche que, pour moi, c'était avant tout une question d'émotion. On pense souvent que se regarder dans la glace est signe de narcissisme. Or si les enfants examinent leur reflet,

c'est pour vérifier qui ils sont. Ils veulent apprendre à modifier leur apparence, voir à quel point leur visage est malléable, s'ils arrivent à se toucher le nez avec la langue, ou quelle tête ils peuvent avoir lorsqu'ils louchent. Il y a plein d'autres choses à faire devant un miroir que s'extasier sur sa propre beauté.

Irlande



Tony Veiller, Anjelica et Mindy, Ricki avec Shu-Shu, Seamus, Joan Buck, John Huston et Tony Huston avec Moses et Flash, la pelouse de la Grande Maison, St Clerans, Pentecôte 1962.

1



Ricki avec Anjelica âgée de trois mois, New York.

Je suis née à 18 h 29, le 8 juillet 1951, au Cedars of Lebanon Hospital à Los Angeles. Un beau et gros bébé de quatre kilos. La nouvelle a aussitôt été télégraphiée à la poste de Butiaba dans l'ouest de l'Ouganda. Deux jours plus tard, un coureur aux pieds nus arrivait avec le télégramme à Murchison Falls : c'était autour de cette chute d'eau sur le Nil, au cœur du Congo belge, que se tournait *L'Odyssée de l'« African Queen »*.

Mon père, John Marcellus Huston, était un metteur en scène connu pour son tempérament audacieux et son goût de l'aventure. Le projet avait beau passer pour téméraire, il avait réussi à embarquer dans cette périlleuse entreprise non seulement Katharine Hepburn, une actrice dans la fleur de l'âge, mais aussi Humphrey Bogart, qui lui-même avait fait venir sa femme, la star Lauren Bacall. Ma

mère, enceinte de plusieurs mois, avait dû rester à Los Angeles avec mon frère Tony, âgé d'un an à ce moment-là.

Quand le messager a tendu le télégramme à mon père, celui-ci y a jeté un rapide coup d'œil, puis l'a rangé dans sa poche. Katie Hepburn s'est exclamée : « Pour l'amour du ciel, John, enfin, qu'est-ce que ça dit ? » et Papa a répondu : « C'est une fille. Elle s'appelle Anjelica. »

Un mètre quatre-vingt-dix et de longues jambes, mon père était plus grand, plus fort et doté d'une plus belle voix que tout autre. Il avait les cheveux poivre et sel, le nez cassé des boxeurs et une dégaine spectaculaire. Je ne crois pas l'avoir jamais vu courir ; il marchait d'un pas chaloupé, ou à grandes enjambées rapides. Il se déplaçait avec souplesse et décontraction, comme un Américain, mais s'habillait comme un gentleman anglais : pantalons en velours côtelé, chemises impeccables, cravates en soie, vestes munies de pièces en daim aux coudes, casquettes en tweed, chaussures en cuir sur mesure, et pyjamas de chez Sulka avec ses initiales brodées sur la poche de poitrine. Il sentait le tabac et l'eau de Cologne au citron vert de chez Guerlain. Il tenait toujours entre ses doigts une cigarette, comme un prolongement de son corps. Son allure était aussi naturelle que savamment étudiée. Ses goûts étaient éclectiques. En tournage, il portait des sahariennes et des pantalons de toile, comme s'il allait à la guerre.

Au fil des années, mon père a été décrit comme un don juan, un buveur, un joueur, un homme toujours entouré de copains virils qui préférait partir à la chasse au gros gibier plutôt que de rester derrière la caméra. Il faut reconnaître qu'il était extravagant et avait des idées bien arrêtées. Mais Papa était un être complexe, en grande partie autodidacte, curieux de tout et cultivé. Les femmes n'étaient pas les seules à tomber sous son charme, les hommes aussi l'aimaient, et de tous âges, avec cette étrange loyauté et cette tolérance qu'ils peuvent manifester entre eux. Ils étaient séduits par sa sagesse, son humour, sa générosité de cœur. Ils le voyaient

comme un lion, comme un chef, le pirate qu'ils auraient voulu être s'ils en avaient eu le cran. Même si rares étaient ceux qui forçaient son attention, Papa aimait admirer ses congénères, et il tenait en haute estime les artistes, les athlètes, les gens titrés, les gens très riches et les gens très talentueux. Mais surtout il aimait les personnages hors du commun, les individus qui le faisaient rire et le poussaient à s'émerveiller de la vie.

Papa disait toujours qu'il aurait voulu être peintre mais qu'il n'aurait jamais excellé dans cet art, raison pour laquelle il était devenu metteur en scène. Né à Nevada dans le Missouri le 5 août 1906, il était le seul enfant de Rhea Gore et Walter Huston. Sa famille du côté de sa mère était d'origine anglaise et galloise. Le grand-père de Rhea, William Richardson, avait été général pendant la guerre de Sécession mais aussi procureur général de l'Ohio, et il avait perdu un bras à la bataille de Chancellorsville. Son régiment lui avait offert une épée d'argent dont mon frère Tony a par la suite hérité. La fille de William, Adelia, avait épousé un prospecteur du nom de John Gore, qui avait lancé plusieurs journaux du Kansas à New York. Cow-boy, pionnier, propriétaire de saloon, juge, joueur professionnel et alcoolique invétéré, il avait un jour gagné la ville de Nevada lors d'une partie de poker.

Après la naissance de Rhea en 1881, Adelia était devenue rédactrice en chef d'un des journaux de son mari, mais elle avait déjà décidé qu'elle allait le quitter. Envoyée dans une école de bonnes sœurs, Rhea, en proie à une crise spirituelle, avait conclu un pacte avec Dieu : elle était prête à lui sacrifier sa vie pour que ses parents restent ensemble.

Dans sa jeunesse, Rhea, à l'instar de ses parents, avait été attirée par le journalisme. Elle avait commencé en free-lance à St Louis et, grâce à ses articles, avait bientôt obtenu le titre de critique et pu ainsi assister gratuitement à tous les spectacles. Lorsqu'une pièce intitulée *The Sign of the Cross* avait été jouée en ville, Rhea était allée dans les coulisses interviewer l'acteur principal, Wilson Barrett. Elle avait alors remarqué un comédien d'une autre génération,

avec une barbe et une canne, mais qui dégageait une étonnante impression de jeunesse. Quelques jours plus tard, à Thanksgiving, alors qu'elle rentrait à son hôtel accablée de solitude, elle avait entamé dans le hall une conversation avec un jeune homme chaussé de pantoufles rouges. Il s'appelait Walter et il était comédien. C'était sa mère, paraît-il, qui lui avait confectionné ces pantoufles… Il avait invité Rhea à dîner. Elle avait écrit par la suite : « Sans cette paire de pantoufles au crochet, les choses seraient sans doute différentes aujourd'hui : j'ai été capturée dans leurs mailles, et elles ont emprisonné mon cœur à jamais. »

Quatrième enfant d'Elizabeth McGibbon et Robert Houghston, Walter était né à Toronto en 1884. Sa famille, d'origine irlando-écossaise, comptait des professeurs, des ingénieurs et des avocats. La mère d'Elizabeth était institutrice et le père de Robert, Alexander, était un pionnier qui s'était installé dans l'Ontario, au Canada. Walter avait peu de goût pour les études, mais il avait manifesté très tôt une authentique passion pour les spectacles de music-hall du Shea Theatre. Il avait un cousin plus âgé, Archie, qui était son meilleur ami, et avec qui il créait des numéros originaux dans le sous-sol de sa maison. La sœur d'Archie, Margaret Carrington, était une excellente cantatrice : elle avait été la première en Amérique à chanter du Debussy.

Après avoir tâté de divers métiers plus conventionnels, les deux garçons avaient eu assez d'argent pour s'inscrire dans une école de théâtre, puis avaient rejoint les rangs d'une troupe itinérante. Même s'ils percevaient rarement un salaire, ils adoraient cette existence bohème et avaient sauté dans un wagon de marchandises pour rejoindre New York. À dix-sept ans, ils étaient prêts à jouer dans la cour des grands.

À New York, Walter et Archie avaient enchaîné les auditions et leur persévérance n'avait pas tardé à payer : ils avaient décroché plusieurs petits rôles dans des pièces. Walter avait en outre fait la connaissance de l'acteur de genre William H. Thompson, qui lui avait appris une « nouvelle approche du jeu de comédien ».

Alors qu'il était en tournée pour *The Sign of the Cross*, il avait rencontré à St Louis « une petite jeune fille débordante d'énergie et passionnée par tout ce qui touchait à l'art ». Elle ne s'était pas moquée de ses pantoufles. Créature menue, Rhea mesurait un mètre soixante, montait à cheval, fumait et était journaliste sportive. Ils s'étaient unis en secret le dernier jour de l'année 1904 ; ils ne se connaissaient que depuis une semaine. Rhea portait un voile noir et une robe mal ajustée qu'elle essayait, pour les photos, de camoufler derrière son bouquet de mariée.

Dans son plus vieux souvenir, mon père était assis devant sa mère sur un cheval noir qui marchait au pas dans une rue pavée. Rhea aimait les défis et, à en croire Papa, elle s'y prenait mieux avec les animaux qu'avec les gens. Papa avait six ans quand ses parents s'étaient séparés, et il avait passé sa jeunesse en pension. Pendant les vacances, quand il n'accompagnait pas son père dans ses tournées de music-hall, il suivait sa mère sur les champs de courses ou les terrains de base-ball.

En 1917, des médecins lui avaient diagnostiqué à tort une hypertrophie du cœur et une affection des reins parfois mortelle appelée « mal de Bright ». Rhea l'avait expédié en Arizona où le climat du désert était censé lui être bénéfique, et où il avait gardé le lit pendant presque deux ans. Pour tuer le temps, ainsi confiné dans sa chambre, il inventait des histoires. Il s'était mis également à peindre et à dessiner, activités auxquelles il s'adonnerait pour le restant de ses jours.

Un diagnostic ultérieur plus précis lui avait permis d'échapper à sa détention et, avec sa mère, il avait quitté l'Arizona pour Los Angeles, où il s'était pris d'un vif intérêt pour la boxe. Après les cours, il traversait la ville en bus afin d'aller voir les matchs à l'Olympic Auditorium. Encouragé par un ami qui partageait son enthousiasme pour ce sport, Papa avait pris des leçons pour finalement remporter le championnat de Lincoln Heights High School dans sa catégorie, ainsi que vingt-trois combats sur vingt-cinq dans différentes salles. Il avait laissé tomber le lycée à seize ans dans

l'espoir de devenir boxeur professionnel, mais sa passion croissante pour la littérature, la peinture et le théâtre l'avait bientôt poussé dans une autre direction.

À dix-huit ans, Papa était allé à New York retrouver Walter, qui travaillait à Broadway. Observer son père sur les planches avait constitué pour lui la meilleure formation qui soit en matière de technique dramatique ; cet apprentissage lui avait permis d'obtenir divers petits rôles. Papa avait été opéré d'une mastoïdite cet hiver-là. Walter avait jugé que le mieux pour son fils serait d'effectuer sa convalescence dans un pays chaud. Il lui avait donné cinq cents dollars puis l'avait envoyé séjourner quelques mois à Vera Cruz, au Mexique. C'était après la révolution, et les rues grouillaient de mendiants et de hors-la-loi.

Papa avait pris le train jusqu'à Mexico – voyage d'autant plus excitant que les attaques de bandits étaient monnaie courante –, puis s'était installé à l'hôtel Genova, une ancienne *hacienda*. Grâce à la patronne de l'établissement, une certaine Mme Porter affligée d'un œil de verre, d'une jambe de bois et d'une perruque, il avait fait la connaissance de Hattie Weldon, qui dirigeait le centre équestre le plus huppé de la ville. Hattie l'avait présenté au colonel José Olimbrada, un soldat de l'armée mexicaine spécialiste du dressage. Comme Papa commençait à manquer d'argent, Olimbrada lui avait suggéré d'accepter un poste honorifique dans la cavalerie, car il pourrait ainsi monter les plus belles bêtes de tout le pays. Papa frayant désormais avec des individus peu recommandables, Rhea avait débarqué pour le persuader de rentrer en Californie : elle l'avait menacé de demander à Walter de lui couper les vivres s'il n'obtempérait pas.

Avec l'avènement du parlant à Hollywood, Walter Huston avait pu montrer l'ampleur de son talent au cinéma. Il avait joué son premier rôle important face à Gary Cooper dans *The Virginian*. Il allait devenir un grand acteur de genre, tenant la vedette tant sur les planches qu'à l'écran pendant les vingt années suivantes. Il a

incarné Dodsworth, le héros de Sinclair Lewis, non seulement à Broadway, mais dans l'adaptation cinématographique de la pièce et du livre, et il figure dans des films comme *Abraham Lincoln*, *Pluie*, *Tous les biens de la terre* et *La Glorieuse Parade*. Il avait une voix magnifique et son interprétation de « September Song » dans *Knickerbocker Holiday* est restée dans les annales.

Malgré les contrats de scénariste que Walter l'avait aidé à obtenir sur deux films dans lesquels il jouait, *Orages* et *Law and Order*, Papa n'avait pas été enchanté par ses premières années à Hollywood. Il avait été déçu en tant qu'auteur, et sur d'autres plans aussi. En 1925, il avait épousé une ancienne camarade de lycée, une certaine Dorothy Harvey, mais le mariage n'avait duré qu'un an. En 1933, sa carrière avait été interrompue quand, au volant de sa voiture, il avait renversé et tué une jeune femme qui avait surgi sur la chaussée. Papa avait été innocenté mais, traumatisé par le drame, il s'était exilé à Paris puis à Londres, où, paumé et miséreux, il jouait de l'harmonica dans Hyde Park pour récolter quelques piécettes. Après cinq années en Europe, durant lesquelles il avait fait le point sur sa vie, il était retourné à Hollywood, bien décidé à réussir.

En 1937, il avait épousé Lesley Black, une Anglaise que, dans son autobiographie, *An Open Book*, il qualifie de « *gentlewoman* ». Ils avaient divorcé en 1946 alors qu'il avait quarante ans. À la suite d'un dîner plus qu'arrosé chez Romanoff avec Evelyn Keyes – l'actrice qui jouait la sœur de Scarlett O'Hara dans *Autant en emporte le vent* –, celle-ci l'avait mis au défi de l'épouser et il l'avait emmenée la nuit même à Las Vegas. C'était son troisième mariage.

Quand, en 1947, au début de la chasse aux sorcières, la Commission des activités anti-américaines (la HUAC) avait commencé à Hollywood ses effrayants interrogatoires, Papa avait fondé avec le scénariste Philip Dunne le Comité pour le Premier Amendement. Soutenu par d'autres artistes célèbres comme Gene Kelly, Humphrey Bogart, Billy Wilder, Burt Lancaster, Judy Garland ou Edward

G. Robinson, le comité avait acheté des espaces dans la presse spécialisée pour dénoncer le fait que ces audiences étaient contraires à la Constitution.

Par la suite, et pendant plusieurs années, de nombreux innocents ont payé très cher cette étiquette de sympathisants communistes, même si, pour beaucoup d'entre eux, dont Papa, ils n'avaient jamais été affiliés au Parti. Cette expérience n'a fait qu'attiser son envie de travailler et de s'établir en dehors des États-Unis.

En 1947, Papa avait dirigé Walter dans *Le Trésor de la Sierra Madre*, pour lequel ils s'étaient tous deux vu décerner un oscar.

Avant de rencontrer mon père, ma mère, Enrica Georgia Soma, était danseuse classique. Un mètre soixante-seize de délicatesse. Elle avait une peau translucide, des cheveux bruns coiffés raie au milieu qui lui tombaient sur les épaules, et l'expression d'une madone de la Renaissance, un regard à la fois plein de sagesse et de naïveté. Elle avait la taille fine, des hanches pleines, des jambes musclées, des bras gracieux et des poignets délicats, de belles mains aux longs doigts effilés. À ce jour, le visage de ma mère demeure pour moi le plus ravissant au monde : ses pommettes hautes et son front large ; la courbe de ses sourcils et ses yeux gris-bleu comme l'ardoise ; sa bouche au repos, dont les lèvres semblaient esquisser un sourire. Ses amis l'appelaient Ricki.

Elle était la fille d'un yogi autoproclamé. Tony Soma possédait sur la 52e Rue ouest à New York un restaurant italien baptisé Tony's Wife fréquenté par le Tout-Broadway, mais aussi par Nelson Rockefeller et sa famille, ou Frank Sinatra et Mario Lanza. Grand-Père apprenait à chanter à sa clientèle. La mère de Ricki, Angelica Fantoni, ancienne cantatrice à Milan, était morte d'une pneumonie alors que Ricki avait quatre ans. Grand-Père en avait eu le cœur brisé. Mais il s'était remarié avec Dorothy Fraser, que nous appelions Nana. C'était une femme affable, la tête sur les épaules, qui avait élevé ma mère avec sévérité. Grand-Père était

un homme plutôt tyrannique ; il aimait lancer des aphorismes du genre : « Pas d'intelligence sans maîtrise de la langue ! » ou : « En vous permettant de me connaître, je cherche à partager mon bonheur avec vous ». Quand nous lui rendions visite, il aimait, en bon yogi, nous faire prendre la posture du poirier et chanter : « *Oh, what a beautiful morning, oh what a beautiful day.* » Puis il enchaînait avec quelques arias supplémentaires.

Avec ses boiseries sombres, sa moquette rouge, son papier floqué et ses photos de Grand-Père en nœud papillon en train de faire le poirier entouré de célébrités d'Hollywood, le Tony's Wife dégageait cette atmosphère chaleureuse et raffinée de l'Italie du Nord. Sur la droite, mon oncle Nappy, en blazer bleu ciel, agitait un shaker devant le grand miroir du bar, nimbé d'une lumière rose. Les cuisines se trouvaient au fond du restaurant. J'y étais allée plusieurs fois avec Grand-Père : j'avais pu voir les plats qui mitonnaient et les steaks qui grésillaient, les hommes en blanc qui s'interpellaient à tue-tête au milieu des nuages de vapeur.

La famille vivait à l'étage dans un appartement à l'ambiance totalement différente. Il était silencieux et sombre, avec un plancher inégal recouvert de tapis. Un piano trônait dans le salon, des partitions sur son pupitre. Nana jouait tous les matins tandis que Grand-Père chantait en faisant le poirier. Il déclarait avoir épousé Nana pour ses talents d'accompagnatrice.

Grand-Père possédait aussi une résidence d'été à Miller Place, un hameau sur la côte nord de Long Island. Il éprouvait un profond respect pour la langue anglaise et passait de longues heures dans sa baignoire ronde en mosaïque bleue à méditer sur un dictionnaire, dans une salle de bains située à l'étage. Comportant deux niveaux, la bâtisse en bardeaux donnait sur les falaises escarpées et le détroit en contrebas. Sur le chemin de la plage, nous déclenchions sous nos pieds des avalanches de sable.

Philip était l'unique « vrai » frère de ma mère. George, le premier-né d'Angelica et Tony, était mort en bas âge. Quand mon grand-père

s'était remarié, Dorothy lui avait donné une fille et deux garçons : Linda, Nappy et Fraser. Nappy devait son nom à Napoléon, car Grand-Père prétendait avoir du sang corse et descendre du grand empereur. Tout ce petit monde vivait dans l'appartement au-dessus du restaurant.

De temps en temps, Grand-Père demandait à Ricki d'accueillir les clients, dont certains appartenaient au show-business. Le Tony's Wife, qui avait été un *speakeasy*, était resté une des adresses préférées de la société hollywoodienne. Un soir, en entrant dans le restaurant, mon père était tombé sur une magnifique jeune fille de quatorze ans. Elle lui avait expliqué qu'elle voulait devenir la plus grande ballerine du monde et qu'elle faisait tellement de pointes qu'elle usait ses chaussons à toute vitesse et avait parfois les orteils en sang. Quand il lui avait demandé si elle allait souvent au ballet, elle lui avait répondu que non, malheureusement, elle ne pouvait pas. C'était difficile, parce que son père lui demandait de rédiger un essai de quatre pages à chaque fois. Papa lui avait dit alors : « Je vous emmènerai au ballet, et vous n'aurez pas de rédaction à écrire. Ça vous va ? »

Mais Papa avait dû partir pour la guerre. À en croire sa version ultérieure, il avait eu l'intention de louer une calèche, d'acheter un petit bouquet à Ricki et de faire de cette soirée quelque chose de romantique et d'inoubliable. Quatre ans plus tard, à un dîner chez le producteur David Selznick à Los Angeles, il avait été placé à table à côté d'une superbe jeune femme. Il s'était tourné vers elle pour se présenter : « Nous ne nous connaissons pas encore. Je m'appelle John Huston. » Elle avait répondu : « Oh, mais si, vous m'avez fait faux bond autrefois… » Ma mère ne l'avait pas revu depuis ses quatorze ans. Après avoir étudié avec George Balanchine et dansé à Broadway pour Jerome Robbins, elle avait été la plus jeune recrue jamais admise dans la meilleure compagnie de danse du pays, le Ballet Theatre, futur American Ballet Theatre. À dix-huit ans, Maman était sous contrat avec David Selznick et sa photo avait été publiée en couverture de *Life*, le 9 juin

1947. Initialement, Philippe Halsman était venu photographier la danseuse étoile de la compagnie, mais il avait préféré faire le portrait de ma mère. Dans le sujet à l'intérieur du magazine, elle était comparée à *La Joconde*: toutes deux partageaient ce même sourire énigmatique.

2



Anjelica et Tony avec Ricki,
Long Island, 1951.

Ma mère avait dix-huit ans et mon père environ quarante-cinq lorsque Tony s'est annoncé. Elle était à l'évidence tombée éperdument amoureuse de Papa et lui avait sacrifié sa carrière naissante. Il l'avait emmenée au Mexique le 10 février 1950, avait divorcé d'Evelyn Keyes, et l'avait épousée devant un juge de paix le soir même à La Paz, en Basse-Californie. Billy Pearson, collectionneur d'art et célèbre jockey américain, leur avait servi de témoin. Il avait proposé à Papa de monter sa jument, Bargain Lass, à Santa Anita, en échange d'un objet d'art précolombien s'il remportait la course. Il avait gagné. Cet épisode avait signé le début d'une amitié qui allait durer toute leur vie. Le contraste physique entre ces deux hommes tenait du gag : Papa dominait de toute sa hauteur un Billy aussi agile que minuscule.

Dans un article du *Los Angeles Times* daté du 20 mars 1950 et intitulé « Metteur en scène confirme mariage avec starlette », on pouvait lire :

> Bien qu'il soit incapable, à brûle-pourpoint, de se rappeler la date de la cérémonie, John Huston, le metteur en scène récompensé par un oscar, nous confirme aujourd'hui la rumeur selon laquelle il a épousé Ricki Soma, starlette et ancien mannequin, dont le sourire énigmatique lui a valu le surnom de « Mona Lisa Girl ». Selon ses dires, le mariage a eu lieu le 10 février à La Paz immédiatement après son divorce d'avec Evelyn Keyes, prononcé à Mexico. « Ricki et moi avons commencé à sortir ensemble après ma séparation, a déclaré le metteur en scène. Mais je l'avais croisée quand elle était petite fille, dans le restaurant de son père sur la 52e Rue à New York. »
>
> Sa femme séjournerait actuellement dans la résidence que Walter Huston, le père de John, possède à la montagne. Quand on demande au marié s'il envisage un voyage de noces maintenant que le secret est éventé, il répond en riant : « Non, j'ai renoncé à ce genre de chose ! » Il s'agit de son quatrième mariage.

Tony est né le 16 avril 1950, neuf jours après la mort de notre grand-père Walter Huston. Quinze mois plus tard, ma mère me mettait au monde et était frappée par une grave dépression postnatale. Je suis certaine que mon père lui manquait cruellement. Nana et Grand-Père lui avaient proposé de nous prendre Tony et moi à Long Island, pour qu'elle puisse retrouver son mari à Londres. Il y travaillait à la postproduction d'*African Queen*. J'avais six semaines et Tony portait encore des couches quand Maman nous a confiés aux Soma, à New York. Après quoi elle est partie rejoindre Papa à Paris, où il préparait à présent *Moulin Rouge*. J'étais couverte de la tête aux pieds d'un horrible eczéma. Je pleurais tellement entre les tétées que le pédiatre, en Californie, avait prescrit du phénobarbital. Autrement dit, on m'avait droguée pour que je me tienne tranquille. Nana m'avait donné

du lait maternisé et je n'avais pas tardé à me porter comme un charme.

Maman est revenue quelques mois plus tard pour nous emmener en France. D'après ce que j'ai cru comprendre, Papa lui causait énormément de soucis. La situation était d'autant plus difficile qu'il ne voulait pas qu'elle habite à Paris : il l'avait expédiée dans un château à Chantilly, avec Tony et moi. Elle devait en avoir plus qu'assez des petits êtres pleurnichards, exigeants, égoïstes et avides d'attention que nous étions. Elle avait écrit à Nana que Papa était « fatigué » et les enfants « épuisants ». John, se plaignait-elle, « lui avait fait le coup de la pré-production » : « Il reste là-bas en permanence pendant que moi je fais la navette avec son linge. » Mais, ajoutait-elle, « il va comprendre sa douleur, parce que j'ai commandé un tailleur chez Schiaparelli, j'en ai acheté un autre en solde chez Dior, et m'apprête à dévaliser Balenciaga, qui, je trouve, fait les manteaux et les robes les plus magnifiques du monde. J'ai aussi commandé des chapeaux, et si, après ça, je ne suis pas la reine du bal, ce ne sera pas ma faute ».

Elle ajoutait que Grace, la femme du scénariste Tony Veiller, lui avait dit que, d'après son mari, elle était « la seule à pouvoir jouer le personnage de Myriam Hayam » dans *Moulin Rouge*, et qu'aucune des filles qu'ils avaient auditionnées jusque-là ne faisait l'affaire. Maman « réfléchissait dans son coin à cette loi naturelle qui veut que, lorsqu'on désire quelque chose suffisamment fort, on finit par l'obtenir ». Elle espérait qu'on lui permettrait de faire un bout d'essai. Mais selon elle « ce cher John, inconsciemment, est opposé à cette idée, car malgré les conseils qui lui viennent de toutes parts il continue à répéter : "Oh non !" »

Maman pensait qu'il ne se sentait pas le courage de diriger sa femme et, manifestement, elle avait raison. Quelques semaines plus tard, tous les rôles étaient distribués et il couchait avec la comédienne choisie pour jouer Myriam : Suzanne Flon, une actrice très en vogue de la Comédie-Française. Cette liaison, qui allait durer jusqu'au décès de Papa, avait dû être un coup terrible pour

Maman. Elle avait donné deux enfants à cet homme en moins de deux ans, et lui était déjà passé à autre chose.

Dans une lettre à Nana, elle rapportait que son mari s'amusait avec son fils pendant deux, trois minutes avant de lui demander de l'en débarrasser. Elle écrivait aussi que Tony et moi étions « très difficiles aujourd'hui. Tony fait ses dents du bas, ou je ne sais quoi, et en plus il a un rhume affreux. Anjelica a souvent la diarrhée maintenant qu'elle fait ses dents. Vive les couches-culottes ! ». La vie devait vraiment être infernale. Pour l'été, Papa nous avait loué une ferme près de Deauville.

Dans ses lettres à Grand-Père, Maman formulait le désir d'intégrer une troupe de répertoire, ou bien lui demandait de vérifier si, par hasard, le Windsor Playhouse, à New York, ne faisait pas passer des auditions. Avec sa formation de danseuse, son ambition et la discipline de fer à laquelle elle s'était pliée, sans compter ce qu'elle avait sacrifié en épousant Papa, elle devait être dans un état de frustration terrible. Elle avait forcément rêvé d'être sa muse. Et même si elle évoquait avec affection les premiers mots prononcés par Tony ou par moi, même si elle semblait heureuse de nous avoir, on percevait dans ses remarques un léger agacement à l'idée d'être devenue en quelque sorte la prisonnière de ses deux marmots, certes adorables mais épuisants. Elle ne pouvait que se sentir déçue dans ses espérances.

Dans un album de naissance à la couverture en moire de soie blanche sur laquelle avait été peint à la main un chérubin suçant ses orteils, ma mère a consigné scrupuleusement les premiers grands événements de ma vie. Premier sourire à quatre semaines. Premiers pas (en l'occurrence, cinq) à treize mois et deux semaines. Premiers mots : « Bye bye. »

3



Anjelica, Ricki et Tony, 1956.

Mes premiers souvenirs sont des souvenirs d'Irlande. Papa nous a installés là-bas en 1953. Il y était allé deux ans plus tôt, en 1951, juste avant ma naissance. Il avait été invité par Oonagh, lady Oranmore et Browne, à séjourner chez elle à Luggala, et à venir à un bal de la chasse à Dublin qui se tenait à l'hôtel Gresham. Papa avait regardé les membres des légendaires Galway Blazers se livrer à une version débridée du jeu enfantin « Suivez-le-chef » : les serveurs furieux se voyaient obligés de slalomer entre les fêtards avec leurs seaux à champagne, et des jeunes gens sautaient de la galerie pour atterrir sur les tables… Au son de la musique et sous des flots de whisky, cette réception endiablée s'était prolongée jusque tard dans la nuit. Papa disait qu'il n'aurait pas été étonné que quelqu'un se tue avant la fin du bal. Au cours des jours suivants, il était tombé amoureux de la beauté des paysages irlandais.

Je me revois dans mon lit à Courtown House, le grand manoir victorien de pierre grise que louaient mes parents dans le comté de Kildare : Maman était entrée dans ma chambre, m'avait emmitouflée dans une couverture, puis portée jusqu'au rez-de-chaussée. La maison était sombre et silencieuse. Dehors, sur le perron, dans la nuit étincelante de givre, Papa tenait Tony dans ses bras. Le ciel était sillonné de météores. Une pluie d'étoiles filantes. Maman avait dit : « Si tu fais un vœu, il se réalisera », et ensemble nous avions admiré le mystérieux voyage de ces étoiles mortes qui s'évanouissaient dans le firmament.

À Noël, Tony et moi avions eu comme cadeaux des chevaux à bascule. Au moins le sien pouvait-il prétendre à ce titre : gris pommelé, avec une selle rouge en cuir verni et des rênes, il se renversait en arrière comme un cheval sauvage qui se cabre. Brun moucheté, en tôle peinte, le mien était lourd. Sa croupe montait et descendait péniblement selon la pression exercée sur ses pédales, et il grognait à la manière d'un animal blessé. Je trouvais la disparité entre ces deux montures éminemment contrariante, et j'avais pleuré toutes les larmes de mon corps quand Tony avait refusé de me laisser essayer la sienne, ne serait-ce que quelques minutes.

Le célèbre photographe de guerre Robert Capa est venu chez nous. Il a été un des premiers à nous photographier Tony et moi, en train de ramper sur le parquet ciré, les yeux écarquillés comme deux oisillons tombés du nid.

Nous avions l'habitude de nous asseoir en haut du grand escalier de Courtown House pour regarder Papa travailler en contrebas. Il arpentait le hall carrelé d'un damier en marbre. L'affaire était des plus sérieuses. Sa secrétaire, Lorrie Sherwood, nous avait expliqué qu'il était en pleine écriture et qu'il ne fallait surtout pas l'interrompre.

On nous a prévenus très tôt qu'il était strictement interdit de toucher à certaines choses comme, par exemple, l'essoreuse automatique fixée sur le dessus de la machine à laver. C'était un

engin composé de deux rouleaux en porcelaine qui écrasaient le linge et en extirpaient jusqu'à la dernière goutte d'eau, avant qu'on le suspende. Je ne sais toujours pas pourquoi cet objet me fascinait à ce point, mais quand, un beau matin où personne ne regardait, j'ai essayé d'y introduire une serviette mouillée, mon bras a fini écrasé entre ses rouleaux. De la même façon, une tentative de sauvetage de pâquerette, que menaçait la tondeuse à gazon, m'a coûté un morceau d'auriculaire.

De temps en temps, les adultes acceptaient de nous passer *Pierre et le loup*. Je trouvais cette musique à la fois excitante et terrifiante, et, au bout d'un moment, mon frère et moi allions systématiquement nous réfugier dans la nursery en poussant des hurlements. Il y avait aussi ce livre allemand effrayant qui s'appelait *Struwwelpeter* [*Pierre l'ébouriffé*]. Dans ce recueil édifiant figurait l'histoire d'un enfant qui suce son pouce et se fait couper tous les doigts par un tailleur… Il y avait une horrible illustration où on voyait le pauvre gamin, les cheveux dressés sur la tête, le sang ruisselant abondamment de ses doigts sectionnés. Ce récit me terrorisait car j'étais une incurable suceuse de pouce. Toutefois, mes parents semblant amusés par la noirceur du conte, j'en déduisais que je n'avais pas à craindre les ciseaux du méchant tailleur.

Tony et moi prenions le petit-déjeuner dans la nursery. Molly, une fille de cuisine grande et dégingandée avec un soupçon de moustache, nous servait du porridge froid qui baignait dans le lait. J'avais horreur du lait : son seul aspect dans la bouteille, opaque, épais et comme bleuté contre le verre, me soulevait le cœur. Mon set de table reproduisait la comptine « Mary Had a Little Lamb », accompagnée de ses illustrations. Je la connaissais par cœur, et je la récitais encore et encore en attendant être autorisée à quitter la table. Pour une raison obscure, il était apparemment de rigueur d'imposer aux enfants des aliments qu'ils détestaient, et de les retenir prisonniers jusqu'à ce qu'ils les aient avalés.

Dans un couloir à côté de la salle à manger se trouvait une extraordinaire maison de poupée. Elle appartenait à la fille de

notre propriétaire et il m'était défendu d'y toucher. Par ses fenêtres aux rideaux d'une facture parfaite, je contemplais, émerveillée, ce monde en miniature. Le minuscule piano à queue, les petits fauteuils rembourrés… Je rêvais d'être une fée pour pouvoir élire domicile dans cette demeure fabuleuse.

J'avais trois ans quand Kathleen Shine est arrivée pour s'occuper de nous. Avec son maintien impeccable, ses yeux bleus paisibles, ses cheveux bouclés et ses pommettes saillantes, elle ressemblait à Katharine Hepburn, en moins grande. Elle était discrète, patiente, douce et ferme à la fois. Une sorte de Mary Poppins sans parapluie, et irlandaise. Elle portait des cols montants empesés et des robes en toile bleue – son uniforme de nurse à l'hôpital de Dublin. Maman lui avait demandé comment elle voulait qu'on s'adresse à elle et elle avait répondu « Nounou » en toute simplicité. C'était la créature la plus pétrie de bienveillance qu'il m'ait été donné de rencontrer. Tony et moi l'adorions. Soutien ferme et solide pendant toute notre enfance, elle s'est consacrée à nous avec abnégation. Mais, par-dessus tout, elle était dévouée à Maman.

Je revois Betty O'Kelly entrer dans ma chambre pour me souhaiter bonne nuit, et me demander si je pouvais attacher sur sa nuque les petits boutons de cristal de son chemisier en soie jaune pâle. C'était une ancienne *débutante*, une fille de la bonne société anglo-irlandaise, remplie de gaieté et d'innocence. Proche de la trentaine, elle était enjouée, drôle, jolie et excellente cavalière. Elle habitait chez ses parents dans le village voisin de Kilcullen et avait pris l'habitude de venir à cheval à Courtown House assez régulièrement. Elle s'était liée d'amitié avec mes parents qu'elle avait présentés à la *gentry* locale et aux membres de la société de chasse de Kildare. Mon père avait un immense respect pour les bonnes écuyères. Voir Betty sur sa belle jument irlandaise devait forcément l'enchanter. Betts, comme nous l'appelions, était d'un caractère intrépide. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle était dans les *Wrens*, les auxiliaires féminines de la marine de guerre, et conduisait une ambulance : elle savait changer une roue en moins

de dix minutes, talent fort appréciable quand on se retrouvait avec un pneu crevé au milieu des tourbières.

C'est par le biais de Betty que Paddy Lynch, un ancien jockey, a été embauché chez nous comme palefrenier : il est resté vingt ans. Fluet, Paddy avait un visage fin, les yeux bleus et la peau assez mate, et il portait toujours une veste en tweed, des lunettes et une casquette en drap.

À l'automne, nous allions avec lui dans les bois pour boucher les terriers des renards. Si les petits se trouvaient privés d'abri, cela faisait d'autant plus d'animaux à chasser pendant la saison. Nous avions un magnifique petit cabriolet à deux roues, en bois verni, qui avançait bon train. Emmaillotée dans des couvertures sur les genoux de Maman, j'adorais regarder Betts tenir les rênes et faire claquer son fouet. L'hiver, je portais l'ancienne combinaison de ski verte de Tony. D'une couleur affreuse, elle était en outre très inconfortable. Quand la fermeture Éclair était remontée sous mon menton, j'avais l'impression d'étouffer.

Betts avait appris à Tony à faire un lit en portefeuille pour taquiner les invités. Quand Ray Stark, l'ami et producteur de Papa, était venu dormir à la maison, elle nous avait montré comment lui flanquer une trouille bleue en déclenchant un rasoir électrique placé entre ses draps.

Le comte Friedrich von Ledebur fréquentait lui aussi la maison. Ancien officier de cavalerie dans l'armée autrichienne et cavalier émérite, il était marié à Iris Tree, la fille de sir Herbert Beerbohm Tree. Encore plus grand que Papa, Friedrich avait un regard perçant et un visage aristocratique aux traits anguleux. Papa lui avait donné le rôle de Queequeg dans *Moby Dick*. J'avais peur de lui. Il me faisait penser à un lion. Il était évident que Papa l'aimait beaucoup et le tenait en grande estime.

À Courtown, on voyait également Dalton Trumbo, un scénariste qui faisait partie des « Dix d'Hollywood » et figurait sur la liste noire. C'était un homme d'une infinie bonté. J'ai l'impression que, parmi les amis de mon père, ceux qui tenaient la plume

étaient plus compréhensifs, plus curieux, plus engagés que les autres.

Nous avons commencé l'équitation de bonne heure. Honeymoon m'a été offerte quand j'avais quatre ans. Elle était très vieille et a expiré mystérieusement sous moi alors que je la faisais aller au petit galop dans un pré. Un matin où je me promenais avec Nounou, Tony a soudain émergé des bois sur son poney. Paddy Lynch le menait par la bride. En nous voyant, l'animal s'est brusquement cabré avant de s'emballer. Paddy a dû lâcher le licol et Tony est tombé. Sous nos yeux horrifiés, son pied est resté coincé dans l'étrier et nous l'avons vu se faire traîner, sa tête rebondissant sur le gravier, jusqu'au bout de l'allée. Le poney s'est arrêté, tout frissonnant, devant la maison, mes parents se sont précipités pour libérer Tony. Il a fallu l'emmener à l'hôpital à Dublin. Maman m'a dit qu'on ne pouvait pas encore se prononcer sur son état ; il avait été pratiquement scalpé. Je possédais des moules représentant les sept nains et je lui ai fabriqué une figurine en plâtre : je l'ai peinte et vernie avec Nounou, et la lui ai apportée à l'hôpital. Tony avait la tête entièrement bandée. Je me rappelle m'être sentie très éloignée de lui dans ce décor, car l'hôpital était un lieu que je ne connaissais pas et qui m'effrayait. Cette chose terrible qui venait d'arriver à mon frère le singularisait. Il était entré dans une autre dimension.

Dans une vente, Betty avait acheté pour Maman un cheval de chasse nommé Waterford. Dotée d'une grosse tête pas très jolie, c'était une jument bai clair assez capricieuse. Maman faisait de vaillants efforts pour impressionner son mari, mais elle vidait les arçons presque chaque fois qu'elle la montait. Elle essayait de participer aux chasses, la mise toujours impeccable, chapeau melon sur la tête et pieds de danseuse pointés vers l'extérieur. Au premier muret rencontré, Waterford refusait de sauter et Maman tombait. Une fois, elle s'était d'ailleurs cassé le poignet. Pourtant, comme Papa aimait à le raconter, un jour, à la surprise générale, Waterford avait accepté tous les obstacles. Ma mère avait pu suivre

la chasse jusqu'au bout. Un triomphe. Alors que la cinquantaine de cavaliers longeaient tranquillement les petits chemins pour rentrer, la troupe avait atteint une ferme où quelqu'un avait ouvert la barrière de l'enclos aux cochons. Tout à coup, Papa avait jeté un regard vers la gauche : Waterford était en train de piétiner dans la boue. « Ricki, tire sur la bride ! » avait-il crié. Mais, bien sûr, c'était trop tard. Waterford était déjà en train de se coucher et commençait à rouler sur le dos. Ma mère avait disparu. Quand elle s'est relevée, elle était couverte de merde de cochon : on ne voyait plus que le blanc de ses yeux. Elle n'a plus jamais participé à une chasse.

Nous survolions une mer turquoise pour aller voir Papa à Tobago, où il tournait *Dieu seul le sait*. Il habitait une maison à un étage qui se dressait, isolée, sur une plage de sable doré. Autour poussaient de grands palmiers auxquels les indigènes grimpaient pour cueillir des noix de coco. Le matin, nous étions réveillés par l'odeur du bacon qui grillait sur le barbecue. Tous les samedis soir, pas loin de la maison, les gens du cru se réunissaient pour préparer un ragoût de crabe dans un chaudron géant et danser le limbo jusque tard dans la nuit, au rythme de ces tambours d'acier originaires de l'île. Tony et moi allions danser avec eux à la lueur du feu, et essayions, nous aussi, de passer sous le bâton sans le faire tomber. Je me souviens d'une femme, une véritable anguille, qui y arrivait systématiquement, même quand le bâton était presque au ras du sol. Tout le monde riait et chantait. Les dents blanches des autochtones étincelaient dans la nuit. L'air nocturne, constellé de lucioles, était à la même température que nos corps.

Un matin, il s'était mis à pleuvoir alors que nous étions en train de nous baigner. Une douce averse sur une mer chaude. En revenant sur la plage, j'ai repéré un objet brillant, pareil à une peau de léopard vernie, et j'ai extrait du sable un coquillage : un gros cauri absolument parfait. J'avais attrapé de terribles coups de soleil la première semaine ; ma peau blanche comme le lait se

détachait par lambeaux entiers. Papa m'avait maintenue sous une douche glacée tandis que je hurlais de douleur.

Un cinéma de l'île avait organisé la projection d'un film qui avait pour vedette Deborah Kerr. Deborah, qu'avec Tony nous avions surnommée « Mme Boogum », y assistait, tout comme Bob Mitchum. À côté de leurs fauteuils, dans l'allée, se dressaient de grands panneaux avec leurs noms écrits en épaisses lettres noires. Deborah avait une robe bleu argenté et les cheveux relevés en chignon : c'était une véritable princesse. Tout le monde la traitait avec beaucoup de déférence. Mitchum était aussi grand que Papa, la mine toujours impassible, des cheveux bruns ondulés et une fossette qui lui creusait le menton. Ils échangeaient des plaisanteries ; on pouvait voir qu'ils s'entendaient bien. Avant que le film commence, ils se sont levés tous les trois et le public a applaudi. J'ai eu là mon premier aperçu de ce que signifiait la célébrité.

Un soir, Papa nous a conduits à travers la jungle jusqu'à un grand bâtiment ouvert qui ressemblait à une grange. Au milieu, sur une estrade entourée par des cordes, deux hommes étaient en train de boxer. Quelqu'un a demandé à Papa d'arbitrer le combat suivant. Quittant son siège à côté de moi, il s'est glissé entre les cordes pour aller sur le ring. De loin, dans la chaleur ombreuse, on aurait dit une longue brindille en costume de lin blanc, sautillant sans relâche entre les boxeurs.

Papa avait adopté un agouti, une créature proche du lapin avec une fourrure grisonnante, qui pouvait se montrer d'une extraordinaire vélocité. Il le nourrissait de raisins secs et de noix de coco au petit-déjeuner. Il disait que c'était l'animal le plus rapide du monde, mais je ne l'ai jamais vu lancé à pleine vitesse. Là-bas, au port, ils avaient capturé la tortue qui, dans *Dieu seul le sait*, était censée emmener Mitchum en promenade sous-marine. C'était une bête énorme, pourvue d'une immense carapace d'où surgissait parfois une tête vulnérable. Il y avait un bateau qui vous conduisait sur la barrière de corail : l'équipage vous remettait une sorte de plaque vitrée à travers laquelle vous découvriez tout un aquarium

sauvage. Ces eaux étaient peuplées d'une quantité prodigieuse de poissons et autres créatures marines.

Un bal costumé avait eu lieu à l'hôtel. Tony s'était déguisé en clown, avec un T-shirt rayé et de grandes chaussures appartenant à Papa ; c'était ce qu'il voulait être quand il serait grand. Maman m'avait confectionné un petit tutu ; elle avait cousu des paillettes sur un corsage de satin rose, et y avait ajouté de multiples volants de tulle rose et jaune. Il était si beau… J'aurais voulu ne jamais l'enlever.

4



Vue aérienne de la Grande Maison, St Clerans.

J'avais cinq ans quand nous avons quitté Courtown House pour nous installer à St Clerans, un domaine d'environ quarante-cinq hectares à Craughwell, dans le comté de Galway. À moins de trente kilomètres de la côte, les terres de l'Ouest irlandais donnaient l'impression d'avoir été récemment submergées par la mer. Sur les talus, les buissons d'aubépine, tout courbés, tournaient le dos au vent. Sur les petits chemins qui coupaient à travers les champs de pommes de terre, on apercevait les hautes herbes et les carottes sauvages qui cernaient les tourbières, les prairies et les taillis aux alentours de la route Dublin-Galway. Trois kilomètres avant Craughwell, au bout d'une verte allée ombragée plantée de grands ormes et de grands marronniers, deux piliers en pierre ouvraient le passage vers une vaste cour que bordait, à gauche, un cottage en pierre blanche à deux niveaux couvert d'un toit d'ardoises. C'était la Petite Maison. Un cercle de pelouse occupait le centre

de la cour, où un polichinelle en fonte peinte, coiffé d'un tricorne et arborant un immense sourire aux dents écartés, s'employait à s'éventer, assis en tailleur au sommet d'une colonne. Il s'agissait de la toute dernière acquisition, importée de France, de Papa.

La Petite Maison était celle du régisseur. Quant à la Grande Maison, censée devenir celle de mon père, elle se trouvait à seulement quelques centaines de mètres de là, après un pont enjambant un ruisseau à truites. Celui-ci était agrémenté d'un îlot et d'une cascade, où un grand héron gris, perché sur une patte, picorait les petits poissons. Lorsque leurs nouveaux amis de Galway, Derek et Pat Le Poer Trench, avaient fait visiter St Clerans à mes parents, la demeure de dix-sept pièces était délabrée. Papa avait racheté le domaine à la Land Commission pour dix mille livres. Ma mère avait consacré les quatre années suivantes à la restauration des bâtiments. Mes parents étaient unis dans ce projet commun.

Face à la Petite Maison se trouvaient les écuries, et, au-dessus, le grenier qui servait d'atelier mais aussi de logement provisoire à mon père en attendant la fin de la rénovation de la Grande Maison. Il y avait du jonc de mer au sol et, devant les œils-de-bœuf, les sièges étaient tapissés de laine blanche irlandaise. Dans la chambre à coucher, les murs étaient, selon l'expression de Maman, « du rouge d'un jupon de Galway ». Un jupon de Galway était une épaisse jupe en laine d'agneau, colorée au moyen de teintures végétales. Au début, quand nous sommes arrivés en Irlande, on en voyait parfois, quoique déjà très rarement : elles étaient portées par les femmes du Connemara et celles des îles d'Aran, contrée plus reculée encore. Si la femme était veuve, un gros-grain noir venait garnir le bas de la jupe ; si elle avait perdu des enfants, d'autres rubans funèbres s'y ajoutaient. Un jour, alors que nous roulions avec Maman sur une portion de route déserte entre Maam Cross et Ballynahinch, nous avions croisé une vieille dame enveloppée d'un châle noir, avec cinq rubans couleur de deuil cousus au bas de son jupon.

À côté de la Petite Maison, il y avait le logement du palefrenier, qu'occuperaient bientôt Paddy Lynch, sa femme Breda et leurs

deux enfants. Mary, à peine un an de moins que moi, cheveux noirs et yeux bleus, était ma compagne de jeux, alors que Patsy était amie avec Tony.

Maman, Nounou, Tony et moi logions dans la Petite Maison. Les chambres étaient confortables et douillettes. Dans le couloir sous l'escalier étaient accrochés divers chapeaux et, sur une console dans l'entrée, deux chiens orange en porcelaine de Sheffield semblaient monter la garde. Murs saumon, tapis vert et rideaux de soie marron, le salon donnait sur le jardin et jouissait d'une énorme cheminée en pierre.

La Petite Maison disposait d'une fabuleuse collection de disques. Ma mère avait une prédilection pour Piaf, Aznavour, Montand, Sinatra, Ella Fitzgerald et Billie Holiday. On trouvait par ailleurs des albums de folk, de country et de calypso, parmi lesquels Lead Belly, John Jacob Niles, le Kingston Trio, Burl Ives, Marty Robbins et Harry Belafonte. Nous écoutions un Français du nom de Mouloudji qui chantait une chanson intitulée « Comme un p'tit coquelicot », où une jeune femme se fait tuer par son amant jaloux dans un champ de coquelicots. Nous aimions aussi Count John McCormack, les Dubliners et Brendan O'Dowda. Dans cet assortiment figuraient également des disques parlés : Marlon Brando dans *Jules César*, Laurence Olivier en Hamlet ou encore le discours de Gettysburg lu par Walter Huston, sans oublier des albums dits « de comédie » comme *Bawdy Songs and Backroom Ballads*, d'Oscar Brand, ou les merveilleux enregistrements du duo Mike Nichols-Elaine May.

Le petit couloir débouchait sur la véranda, dont les étagères croulaient sous les éditions Penguin et les vieux numéros du *New Yorker*. Le papier peint figurait un treillage de bambou et de lierre sur fond blanc. À gauche se trouvait la cuisine. Sa table ronde, qui accueillait un plateau tournant, était placée à côté des doubles fenêtres donnant sur la cour.

La chambre de Maman était située à l'étage. Son papier peint avait pour motif des feuilles de figuier sur un fond bleu pâle. Les

fenêtres avaient vue sur un if gigantesque poussant dans un jardin clos où se mêlaient arbres et buissons exotiques. Ils avaient été rapportés par l'ancien propriétaire, l'explorateur Robert O'Hara Burke, qui, dans les années 1850, avait voyagé aux quatre coins du monde. Sur la table de nuit était posé ce que ma mère décrivait comme « une tête de cheval en jade vert pâle, dont la courbe gracieuse comme le cou d'un cygne n'était pas sans évoquer la poignée d'une épée ».

Pour les grandes occasions, Maman revêtait des robes de haute couture, un peu trop sophistiquées pour l'Irlande. Elle était extrêmement chic et manifestait un indéniable sens de l'humour dans sa façon de s'habiller. Elle apportait à Paris du tweed acheté à Clifden ou à Donegal, pour que Chanel lui confectionne des tailleurs. Elle mettait des jeans à une époque où personne en Irlande n'en possédait. Elle portait des chemises espagnoles à jabot, un chapeau de gondolier garni d'un ruban rouge, et avait toujours au poignet un bracelet en or avec une médaille de la Vierge de Guadalupe : il lui avait été offert par des dignitaires cubains lorsqu'elle était allée danser là-bas. Une bague en or avec un petit léopard escaladant un buisson de diamants étincelait à son doigt. Un jour, elle m'avait montré une collection de chapeaux ornés de pierreries : ils venaient de chez Dior et ils étaient de toute beauté. Déjà, à l'époque, ils constituaient des reliques de sa vie antérieure. Tout comme cette malle en osier renfermant les tutus et le tulle qu'elle conservait pour moi à des fins de déguisement.

La chambre d'amis jouxtait celle de Maman. De part et d'autre du lit en fer forgé était accroché un tableau naïf du XVIII^e^ siècle : l'un représentait une vache colossale et l'autre un mouton démesurément ballonné.

Je partageais avec Tony la chambre qui donnait sur la cour. Maman l'avait décorée comme l'intérieur d'un chapiteau de cirque : la tapisserie était blanche à rayures grises. Sur les étagères, des animaux en papier mâché que Papa avait rapportés d'Inde côtoyaient les vieux livres de Maman sur la danse – *Flight of the*

Swan: A Memory of Anna Pavlova ; *Nijinski* ; un album de dessins humoristiques où on reconnaissait Michel Fokine, Alicia Alonso et Tamara Toumanova –, ainsi que mes volumes préférés comme *Le Petit Prince*, *Orlando*, *Alice au pays des merveilles*, *Babar* et *Madeline*. Nous dormions dans des lits à colonnes anciens, dont les baldaquins rayés, à dominante bleue pour Tony et rose pour moi, avaient un volant en organza blanc. Le soir, Tony n'arrêtait pas de chanter et de taper sa tête contre son oreiller, ce qui m'empêchait de dormir.

Le potager prospérait grâce à la main verte d'Odie Spellman, le chef jardinier. Odie avait quatre-vingts ans passés à notre arrivée à St Clerans. Il m'avait raconté que, un jour de tempête, le vent l'avait soulevé avec son parapluie et l'avait entraîné dans les airs sur plusieurs kilomètres, jusqu'à Carabane. Mary et moi n'avions aucun mal à croire à ses histoires. Avec Tony, Patsy et Mary, nous nous faufilions derrière les écuries, franchissions la grille en fer forgé noire encadrée de fuchsias, puis remontions le sentier qui menait à ses carrés de légumes. Là, nous grignotions des choux de Bruxelles ou des fleurettes de chou croquantes, des petits pois sortis de leurs cosses, des groseilles à maquereau, des groseilles rouges et des cassis cueillis sur les arbustes, et même, de temps en temps, une grosse fraise bien rouge et bien juteuse. Maman m'ayant encouragée à créer mon propre jardin, j'avais planté des capucines, dessinant un massif en forme de cœur, comme ceux aperçus en Suisse par la fenêtre du train entre Davos et Klosters.

À proximité subsistaient les vestiges d'un château normand datant de 1308. Son héritière, Mme Cole, qui venait une fois par an, nous en interdisait l'accès et refusait catégoriquement de le vendre à mon père. Elle craignait qu'il ne veuille le démolir. Il n'aurait bien sûr jamais envisagé un crime pareil. Patsy, Mary, Tony et moi escaladions le mur sans difficulté et passions des heures délicieuses à monter et descendre le vieil escalier circulaire dont la pierre avait été polie par les ans ; nous nous régalions à jouer dans ces ruines.

Pendant les longues soirées d'été, nous nous livrions à d'interminables parties de « *tick* », version irlandaise du « chat » français. Par la suite, avec les enfants d'amis de nos parents qui venaient d'Angleterre ou d'Amérique, nous avons appris à jouer aux « sardines », une sorte de cache-cache. Et puis nous nous déguisions souvent, tant pour nous amuser que pour distraire les adultes qui pouvaient passer par là.

J'adorais m'envelopper de voiles et me déguiser. Je nous revois Tony et moi entrer et sortir des dizaines de fois de notre chambre à la Petite Maison pour faire rire nos parents avec nos tenues farfelues. Après avoir exploité à fond les ressources de la malle en osier, je m'étais précipitée toute nue dans la salle de bains et m'étais saupoudré le derrière de talc. Puis je m'étais ruée une nouvelle fois dans la chambre de Maman et là, me retournant soudain pour montrer mes fesses, je m'étais exclamée : « Je suis une Japonaise ! » À ma grande surprise, cette déclaration avait déclenché de grands éclats de rire. Ce succès m'avait procuré une satisfaction extraordinaire, et voir Papa et Maman partager ce bref moment d'hilarité valait pour moi tous les trophées.

Pour fêter notre arrivée dans l'Ouest, nous avons été invités à un bal dans la salle paroissiale de Carabane, à cinq kilomètres de St Clerans. Je portais une robe de tartan bleue qui avait appartenu à ma grand-mère Angelica dans les années 1900. La pièce était sombre, avec un parquet au sol et de grandes fenêtres, et elle sentait l'humidité et la bière brune. Les filles se tenaient d'un côté et les hommes de l'autre. Papa m'avait hissée sur ses épaules pour me promener dans la salle au-dessus des danseurs ; j'avais conscience de la fierté que je lui inspirais, du plaisir qu'il prenait à m'exhiber ainsi devant toute l'assemblée.

Papa appelait Tony « mon fils et héritier », et il semblait aller de soi que St Clerans lui reviendrait un jour. Je crois que déjà, inconsciemment, mon frère et moi étions rivaux, et que nous cherchions chacun à accaparer l'attention de nos parents. Tony se

plaignait qu'on me passe tous mes caprices. D'après moi, il était jaloux parce que j'étais un peu plus habile que lui pour me faire remarquer. Je savais m'y prendre avec les gens. J'étais une gamine fleur bleue, plutôt sympathique et un tantinet pleurnicharde. Mais voilà, j'avais l'art de faire rire, et je manifestais une aisance qui semblait manquer à Tony.

Un jour, il avait organisé un match de boxe entre un garçon du voisinage et moi sur la pelouse devant la Petite Maison. Un seul coup de poing du gamin et mes deux dents de lait de devant avaient volé. Papa, qui était au Japon pour *Le Barbare et la Geisha*, s'était proposé de me dénicher une perle parfaite afin de combler le trou disgracieux. Ce geste devait marquer le début d'un rituel. Chaque année, mon père m'offrirait une pierre précieuse. Un rubis, quand j'ai eu la rougeole, « pour aller avec mon plus gros bouton ». Une émeraude lors d'un Noël en Irlande. Un diamant jaune parce que toute jeune fille se devait d'en avoir un… Tony, lui, avait reçu un planétaire ancien et une arbalète en merisier sculpté d'époque Louis XIV.

Cher père Noël
S'il te plaît
Est-ce que je pourrais avoir un poupon
dans un berceau
avec un nœud rose
dessus et une boîte
de bonbons et
un petit livre
Je voudrais aussi un collier
et un bracelet
et des boucles d'oreilles
et une maison de poupée
et du parfum
et une robe de princesse plus grande
Je t'embrasse, Anjelica.

J'ai écrit cette lettre un 24 décembre dans un état de tension extrême, devant un grand feu de tourbe dans le salon de la Petite Maison. Entre la concentration nécessaire pour bien former les caractères, le désir brûlant de tous ces cadeaux et l'effort déployé pour coucher cette foule de souhaits sur le papier, j'avais pleuré plusieurs fois en la rédigeant. L'année suivante, Tony vendait la mèche à propos du père Noël.

Le matin de Noël, nous nous levions aux aurores après un sommeil agité, car nous avions tout fait pour rester éveillés et voir le père Noël. Nous nous précipitions au bout de nos lits à baldaquin pour inspecter les chaussettes suspendues la veille au soir. Nous bougonnions en évacuant les bricoles qui les encombraient, ces noix et ces mandarines emballées dans du papier d'argent, puis, plongeant la main tout au fond, nous attrapions enfin ce qui souvent se révélait être les plus beaux cadeaux de l'année : un bracelet à breloques avec un Jonas miniature en émail priant à l'intérieur de la gueule d'une baleine dorée, une minuscule bague étrusque avec un camée noir représentant un ange. Et, pour chaque objet, un emballage personnalisé par les soins de Maman.

Selon la tradition irlandaise, le 26 décembre, jour de la Saint-Étienne, était un jour de fête, et les *Wren Boys*, ou *Mummers*, venaient à St Clerans. Le visage caché derrière des masques sommaires, le corps drapé de rideaux de dentelle et les lèvres peintes avec le rouge de leurs mères, ils chantaient :

Le roitelet, le roitelet,
Roi de tous les oiseaux,
Le jour de la Saint-Étienne
Fut pris dans les ajoncs.
Malgré sa petite taille,
Grand fut son courage,
Allez, ne sois pas triste, ma vieille,
Et donne-nous quelque chose !

À ce moment-là, ils nous laissaient apercevoir le petit oiseau martyr qu'ils avaient apporté dans un carton. Maman le leur achetait toujours. Nous nous efforcions de le nourrir avec des vers de terre, mais il avait en général subi un trop gros choc, et un triste enterrement avait lieu dans le jardin avant le jour de l'An.

Je me rappelle un sapin de Noël illuminé dans la véranda. Tony et moi venions de recevoir des perruches et je les entendais gazouiller dans leur cage. Je me revois m'incliner, bras croisés, au-dessus de la balustrade pour entamer ma descente le long de la rampe, puis comprendre soudain que je m'étais trop penchée et que j'allais basculer. J'avais dégringolé d'une hauteur d'environ trois mètres et atterri sur la tête à l'étage en dessous. Quand j'étais revenue à moi, Papa me tenait sur ses genoux. « Va donc lui chercher du cherry, mon chou », avait-il demandé à Maman. Je l'avais bu à petites gorgées, tout étourdie, entre les bras de mon père. La sensation était délicieuse. J'adorais la Petite Maison. C'était un endroit tellement intime.

Maman me confiait certains menus travaux qu'elle me payait quelques shillings de l'heure. Couper des pissenlits sur la pelouse avec un économe pour confectionner des salades, ou bien astiquer l'argenterie. Tous les jours, j'étais censée faire mon lit bien au carré, selon la méthode hospitalière qui plaisait tant à Nounou. Je devais cirer mes chaussures moi-même, et dès qu'on m'avait jugée assez grande pour ne pas me brûler, j'avais repassé mes chemisiers. Maman disait qu'il fallait savoir faire ces choses-là : elles se révéleraient utiles si on ne pouvait plus s'offrir le luxe d'employer des domestiques.

Enfant, elle avait fait des quantités de lits, changer l'eau de quantités de vases et lavé la vaisselle des quantités de fois. Je comprenais sa logique, et si assommantes que soient les corvées, son raisonnement tenait la route. Ce que je comprenais moins, c'était pourquoi la règle ne s'appliquait pas aux garçons, ou, plus précisément, à Tony, qui ne se postait devant l'évier que pour vider les truites ou dépecer les petits oiseaux.

Mon premier parfum a été Blue Grass. J'adorais le flacon, avec ce cheval ailé turquoise à la crinière ornée de fleurs. Ensuite Maman m'a offert Diorissimo, qui sentait le muguet. Maman portait Chanel N° 5, bientôt remplacé par Shalimar, une essence exotique et épicée, comme de la vanille brûlée. Mais tous les ans, quand Nan Sunderland arrivait d'Amérique, les effluves entêtants du Carnation de Mary Chess embaumaient la Petite Maison, continuant à en imprégner l'atmosphère plusieurs semaines après son départ. Nan était la veuve de Walter ; nous l'appelions « Grand-Mère », même si elle n'était pas beaucoup plus âgée que Papa. C'était une rousse à la peau criblée de taches de son, qui portait des résilles perlées et des pantalons à pinces taille haute dont les jambes allaient en se rétrécissant sur des socquettes blanches et des mocassins. Elle arborait à l'annulaire un énorme rubis du Bengale, dont j'ai hérité par la suite.

À cette époque-là, elle s'était convertie à la Science chrétienne et ne voulait aucun cadeau à Noël. La chose scandalisait les enfants que nous étions, Tony et moi. Bien décidés à les lui faire accepter malgré tout, nous empilions nos petits paquets devant sa porte, histoire de l'obliger à les enjamber chaque fois qu'elle sortait de sa chambre. Maman avait fini par nous ordonner de ne plus l'embêter, car elle avait les nerfs fragiles.

À mes yeux, Nan était pourtant aussi solide qu'un séquoia. Elle vouait une immense affection à Papa et se jetait volontiers dans ses bras, lui enlaçant le cou, lui récitant des bouts de poèmes ou lui murmurant à l'oreille. Plus tard, une fois Papa installé dans la Grande Maison, elle venait y faire des séjours, se promenant en déshabillé de satin bleu pastel, se postant au bow-window de l'étage à côté de la tête de cheval en marbre grec pour déclamer des passages du *Baladin du monde occidental*. Elle avait été actrice au théâtre et à la radio et avait rencontré Walter en 1928, lorsqu'elle partageait avec lui l'affiche d'*Elmer the Great* au Lyceum Theatre de Broadway. Elle était devenue sa troisième femme, après Rhea